

AVANT LES PROCHAINES CONVERSATIONS DE GENEVE

La politique de Thoiry et les pourparlers italo-allemands

Le docteur Coné conseillait à ses malades de se planter chaque matin devant leur miroir, et de dire avec autant de conviction que possible : « Je vais mieux, je vais vraiment mieux qu'hier. Je crois même, je suis sûr que je me porte tout à fait bien ». Certains clients guérissaient, d'autres passaient de vie à trépas ; mais dans beaucoup de cas la méthode réussissait, ou du moins, ne faisait pas de mal.

Est-elle applicable aux maladies ou malaises des nations ? Peut-on recommander le système Coné aux hommes d'Etat et aux diplomates ? L'expérience n'aurait pas sans risque, et il est prudent de croire, jusqu'à preuve contraire, que mieux vaut s'en tenir à la thérapeutique traditionnelle, c'est-à-dire au médecin qui voit clair et même au chirurgien qui n'hésite pas à débrider la plaie et à l'assainir.

On nous parle, depuis quelque temps, de consultations internationales qui rassembleraient les docteurs de divers pays : continuation de des entretiens de Thoiry, pourparlers pour un « Locarno germano-italien », projet d'une entrevue anglo-franco-italienne. Si les docteurs se rencontrent pour voir plus clair et agir, rien de mieux. Mais ne cherche-t-on pas à nous convaincre qu'ils devraient venir au rendez-vous avec un bandeau sur les yeux ?

Voici par exemple le docteur Stresemann, qui se plaint que nous manquions de confiance, de bonne volonté et d'optimisme. Il n'en manque certes pas lui-même, et il a raison jusqu'à un certain point. Il est certain que les relations franco-allemandes se sont améliorées depuis Locarno et Thoiry ; que le gouvernement allemand a donné des preuves de sa bonne foi ; que dans le domaine économique des rapprochements intéressants ont eu lieu, et que d'autres accords pourront suivre. Toute la question est de savoir si on rendra l'entente plus facile en fermant les yeux sur les difficultés qui subsistent.

« L'Allemagne est en règle, nous dit M. Stresemann ; elle a accompli ses obligations internationales. Malgré une situation intérieure difficile, le gouvernement de Reich est allé très loin dans la voie des concessions tandis que la France n'a rien fait. Nous attendons qu'elle réponde maintenant à nos avances, qu'elle renonce au contrôle militaire et qu'elle évacue la Rhénanie dans le plus bref délai possible. »

Ce disant, M. Stresemann sait aussi bien que nous que la France a déjà accepté la plupart des demandes allemandes, qu'elle a consenti à l'évacuation de Cologne ; réduit dans une forte proportion les effectifs d'occupation ; facilité l'admission du Reich (ami est bien aussi avantageux pour les Allemands que pour nous) ; sans parler de l'acceptation du plan Dawes et des vieilles lunes. M. Stresemann sait mieux que nous combien le désarmement matériel et moral de son pays laisse encore à désirer ; il sait mieux que nous que ses journaux officieux combattent sa propre politique ; que son ministre de la Reichswahr est compromis jusqu'aux moelles dans un tas d'affaires suspectes dont s'émeuvent les républicains allemands eux-mêmes ; et surtout que le décret qui frappe un ministre de dissolution des associations militaires n'est pas appliqué. Mais il nous demande de fermer les yeux comme il les ferme lui-même et de répéter chaque matin que tout va bien, en feignant d'être rassurés et confiants.

Plus délicate encore est la question des relations respectives de l'Allemagne et de la France avec l'Italie. Au moment même où des incidents pénibles rendaient nécessaires certaines explications entre Paris et Rome, nos apprenions que le gouvernement de M. Mussolini proposait au Reich « un traité d'arbitrage et d'amitié » qui ressemblait étrangement, disaient les gens bien informés, à un traité d'alliance. C'est faire un étrange abus des mots que d'évoquer, à cette occasion, les souvenirs de Locarno et de Thoiry. A Thoiry comme à Locarno, M. Briand a négocié sur la base solide du traité de paix et dans l'esprit de la S.D.N. La preuve que les pourparlers de Berlin n'étaient pas tout à fait amis du même esprit, c'est que M. Stresemann n'a pas eu pour lui le « traité ». Si le traité avec l'Italie eût été signé, il devenait sans doute trop difficile de continuer à parler d'un rapprochement franco-allemand.

Les mots qu'on puisse dire, dans une situation diplomatique aussi trouble, c'est que les entretiens dont il a été question entre les ministres des quatre grandes puissances, France, Grande-Bretagne, Allemagne, Italie, ne sont pas encore suffisamment préparés, et qu'elles ne pourront donner de résultats utiles que lorsque toute apparence de pression d'une diplomatie sur l'autre aura disparu. Dans cette affaire comme dans celle du désarmement allemand, la France n'a rien à combiner, rien à cacher ; elle entend jouer cartes sur table ; elle refuse de se prêter d'illusions ; elle veut voir clair et ne rien précipiter. Elle dit ce qu'elle veut et où elle va, et attend que les autres fassent de même.

Marcel Ray.

LES CHANGES
26 Nov. Hier
Livre : 133,925 134,50
Dollar : 27,62 27,74

M. BROWNING
inventeur du pistolet automatique
VIEND DE MOURIR A LIEGE

Liège, 27 Nov. — M. Browning, l'inventeur du célèbre pistolet qui porte son nom, du fusil automatique et d'une mitrailleuse dont les brevets étaient exploités par la F.N. d'Hersthal (Fabrique Nationale d'Hersthal), est décédé à Liège ce matin.

M. Browning souffrait depuis quel temps d'une faiblesse du cœur.

LA SANTE DU ROI DE ROUMANIE

LE PRINCE CAROL répondra-t-il à l'appel de son père ?

Bucarest, 27 Nov. — Les nouvelles du roi Ferdinand de Roumanie sont meilleures ce soir. Toutefois, l'état du souverain peut empirer d'une minute à l'autre. Il a exprimé le désir de revoir son fils, le prince Carol, avant de mourir.



Le prince Carol

Dans le message qu'il a adressé à l'ancien prince héritier, il lui a rappelé de faire rapporter les mesures promises contre lui. Le prince Carol a répondu qu'il se rendrait auprès de son père dès que la princesse Hélène, sa femme, aurait quitté la Roumanie.

On attend le diagnostic du radiologue français, le docteur Rogot, qui doit décider de l'opportunité de l'intervention chirurgicale que pratiquerait le chirurgien Delannay.

Il convient d'acquiescer avec réserve les nouvelles alarmistes provenant de source étrangère. Les principaux hommes politiques roumains ont déclaré qu'ils ne toléreraient pas que le prince Carol violât ses engagements.

LE NOUVEL EVEQUE D'ORLEANS
Le R.P. Couroux, curé de St-Eustache (Voir l'article en 2^e page.)

QUAND JUGERA-T-ON L'AFFAIRE DU « LOTUS » ?
La Haye, 27 Nov. — On ne croit pas que l'affaire du Lotus puisse venir devant la session d'été de la Cour de La Haye, car les gouvernements français et turc n'ont pas encore ratifié le compromis de Genève et parce que les mémoires et les contre-mémoires n'ont pas été échangés.

Aux Vérités de La Palisse
Je ne sais si les nouvelles générations lisent Barrès et l'aiment. Toute une partie de son œuvre a été écrite en marge de l'actualité politique et rien ne se démode plus vite. Il est probable que nos fils s'intéressent fort peu au Panama, au Boulangerisme et à cette affaire Dreyfus qui a si profondément troublé les hommes de mon âge. Mais s'ils veulent connaître le grand drame qui, pendant trente ans avant d'aboutir à la guerre, s'est joué dans le monde, dans les consciences françaises, je ne vois guère que Barrès qui puisse les guider sur le chemin tourmenté qui va du Jardin de Bénédictine à la Colline Inspirée.

La Colline Inspirée était le livre que Barrès préférait. Le livre que l'auteur aime le mieux c'est toujours le livre qui lui ressemble le plus. Là-dessus les auteurs vibrent à l'unisson des pères !

Mais le Barrès de la Colline Inspirée comme il est loin du Barrès de l'Ennemi des Lois !

Dans la préface de l'Ennemi des Lois, note M. Jules Cambon, il avait écrit : Les morts nous empoisonnent ; et il en vint à croire pieusement que les morts vivaient, qu'ils agissaient en nous et que nous-mêmes nous agissions encore avec ceux qui viendraient après nous.

Le talent de Barrès est exceptionnel. Mais son cas n'est point. Presque tous les hommes, en entrant dans la carrière où leurs aînés ne sont déjà plus, s'imaginent que tout est possible, que tout est facile et qu'avant leur entrée en scène tout le monde s'est trompé.

Le nouvel ambassadeur à Washington

sera désigné mardi au Conseil des ministres

Il se confirme que le nouveau titulaire de l'ambassade de France à Washington sera choisi parmi les diplomates de carrière et que le choix du gouvernement s'arrêtera soit sur M. Paul Claudel, ambassadeur à Tokio, soit sur le comte Pineton de Chambrun, ministre à Athènes.

M. Claudel aurait, semble-t-il, toutes les chances, s'il avait le désir de succéder à M. Bérenger. Mais ses amis croient qu'il ne tient pas à quitter le Japon, sauf pour rentrer en Europe, quand il s'y trouvera une ambassade vacante. S'il en est ainsi, c'est M. de Chambrun qui sera nommé. On sait qu'il est le frère du général et le beau-frère de M. Longworth, speaker de la Chambre américaine des représentants.

La décision de M. Briand sera proposée, croyons-nous, à l'acceptation du prochain Conseil des ministres, qui se réunira mardi 30 novembre.

La Conférence des Ambassadeurs s'occupe du désarmement du Reich
La Conférence des ambassadeurs, dans sa réunion d'hier matin, a pris connaissance de divers rapports relatifs aux points du désarmement du Reich encore en suspens. Elle poursuit l'étude de ces questions avec le désir d'en hâter le règlement dans toute la mesure du possible.

Rappelons qu'il s'agit principalement des associations patriotiques, des fortifications des places fortes de l'Allemagne orientale, et des fabrications de guerre.

Il dépend du Reich, en montrant de la bonne volonté pour se mettre en règle sur ces points avec les clauses militaires du Traité de Versailles d'Avancer l'heure où le contrôle de la S. D. N. pourra se substituer au contrôle militaire interallié.

Sir Austen Chamberlain passera par Paris à la fin de la semaine
Il verra MM. Poincaré et Briand
Londres, 27 Nov. — On confirme, ce soir, que sir Austen Chamberlain quittera Londres jeudi prochain pour Genève, où il assistera à l'Assemblée du Conseil de la S. D. N. Il s'arrêtera à Paris deux jours. Il s'entretiendra avec M. Poincaré et M. Briand. Le ministre des Affaires étrangères britannique ne s'est pas rencontré avec M. Poincaré depuis quatre ans.

Dans les milieux autorisés, on n'ajoute pas foi à la rumeur prétendant que sir Austen Chamberlain se proposerait de s'entretenir avec M. Mussolini dans le but d'arranger une entrevue entre le président du Conseil italien et M. Briand.

Dans une crise de folie furieuse un interné blesse grièvement le surveillant générale de Ste-Anne
La nuit dernière, à l'asile d'aliénés de Sainte-Anne, Camille Bordier, qui avait été interné d'office, a été pris d'une crise furieuse de folie et a blesse très grièvement à la tête le surveillant générale, Mme Lemercier.

L'état de Camille Bordier s'étant amélioré depuis fort longtemps, il avait été décidé d'employer ce « malade » à l'entretien du pavillon de chirurgie. De ce fait, il jouissait d'une liberté relative et pouvait circuler librement dans le pavillon. Rien dans ses agissements, au cours de ces jours derniers, ne pouvait laisser prévoir un nouvel accès.

Le drame se produisit hier, sans témoin, avec la brusquerie caractéristique de la crise dangereuse.

C'est en entendant des appels et des cris que des infirmiers se précipitèrent dans le pavillon de chirurgie. Là, était couchée sur le sol la malheureuse surveillante générale et un homme, les yeux exorbités, la bouche tordue et écumante, s'écharrant sur elle avec une masse laissée dans un coin.

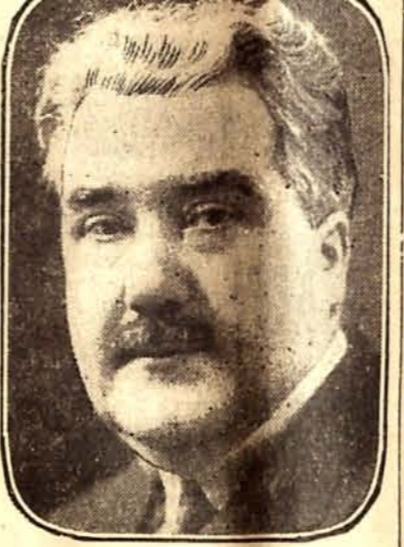
Après une lutte acharnée, on réussit à maîtriser le fou, et on transporta immédiatement la surveillante à l'infirmerie. Les blessures qu'elle portait à la tête étaient très graves et un coup plus violent avait même fracturé la boîte crânienne.

A NEUF HEURES DU MATIN RUE BONAPARTE !

Des bandits masqués dévalisent chez lui le compositeur Nougues

Revoler au poing, ils ligotent ses deux domestiques et obligent le compositeur de « Quo Vadis » à leur remettre 4.000 francs

M. Jean Nougues, le compositeur bien connu, auteur de Quo Vadis, La mort de Tintassiles, et de tant d'autres chefs-d'œuvre, a été victime hier matin d'une agression extraordinaire.



M. Jean Nougues

Il était 9 h. 30 du matin environ quand un coup de sonnette retentit à la porte d'entrée de l'appartement de M. Nougues, situé au deuxième étage d'un luxueux immeuble, 1, rue Bonaparte. Le valet de chambre du compositeur, M. Noël Robert, 25 ans, alla aussitôt pour ouvrir. Il se trouva en présence d'un individu, d'allure élégante, qui lui déclara :

— Je voudrais parler à M. Nougues. — Qui dois-je annoncer ? — L'homme artien lui vint un nom que le valet de chambre n'entendit pas très bien, puis le visiteur pénétra dans le vestibule de la maison. M. Noël demanda encore le but de la visite à l'inconnu qui répondit :

— C'est pour une affaire personnelle. Je voudrais seulement m'entretenir avec votre maître. — Prenez donc la peine de vous assseoir.

Ce disant, le valet de chambre ferma derrière le visiteur la porte d'entrée de la maison et se mit en devoir de prévenir M. Nougues. Celui-ci qui était encore couché pria alors son domestique de renvoyer l'inconnu.

— Je ne veux recevoir personne déclara-t-il. Demandez à ce monsieur le but exact de sa visite et faites en sorte qu'il ne m'importune pas !

Noël Robert retourna alors dans le vestibule, mais quels ne furent pas son étonnement et sa frayeur en voyant devant lui, non pas le seul visiteur qu'il avait introduit, mais trois. Le malheureux domestique, affolé, ouvrit déjà la bouche pour protester quand le plus grand des trois individus, celui qui était venu le premier et qui portait maintenant sur son visage un masque de drap noir, l'interpella rudement :

— Pas un mot, ou tu es mort ! (Voir la suite en deuxième page)

LA CHAMBRE VOTE LE BUDGET DE LA GUERRE

LES RÉSERVISTES de la classe 1920 seront convoqués en 1927

Une controverse ardente sur le service de 18 mois a opposé M. Paul-Boncour et M. Maginot

La discussion générale du budget de la Guerre a été marquée hier, après de brèves observations de M. Ossola, par une remarquable intervention de M. Paul-Boncour, qui a d'abord constaté que M. Jean Fabry, dont il admire la sincérité et le patriotisme, avait refait hier le discours que lui-même avait fait contre le service de 18 mois.

— A cette époque, c'est-à-dire en 1922, j'avais le sentiment que la loi de dix-huit mois était une cote mal taillée, un provisoire dangereux et un compromis inacceptable ; j'avais le sentiment que les dirigeants de notre armée ne tenaient pas suffisamment compte de la volonté des pays d'arriver à une réduction du service ; ce n'est pas à l'égoïsme chez lui, mais il verrait dans cette réduction une preuve tangible de la victoire. Le grand reproche que je fais au service de dix-huit mois est d'avoir été un compromis entre leur état d'esprit qui restait attaché à la forme ancienne de l'armée et l'idée qu'il fallait satisfaire aux aspirations nouvelles.

Je me rappelle que le général Buat, élevé trop tôt à la défense nationale pour les services qu'il lui rendait, déclarait alors : Ne vous y trompez pas ; si l'on descend au-dessous de dix-huit mois, seule la formule de M. Paul-Boncour est applicable. La période relative calme du point de vue de la métropole que nous avons traversée depuis 1922 aurait permis, je crois, d'appliquer cette formule.

M. Fabry répond qu'il applaudit à la fois les discours de M. Paul-Boncour, qui contenait une claire vision de l'armée de l'avenir, mais le service d'un an supposait certaines conditions réalisées : l'étape des 18 mois était indispensable.

M. Paul-Boncour n'accepte pas cette thèse. Il n'accepte, d'ailleurs, personne. Mais l'erreur commise a été de croire qu'on peut préparer une forme d'armée nouvelle en restant attaché à un système périmé. Cette erreur a fait que rien n'a été préparé. Vous avez dû constater, hier, que nous étions, au point de vue de la préparation, au même point qu'en 1922.

M. Paul-Boncour. — Non, la loi de dix-huit mois n'a pas fait faillite, elle nous a permis de faire face au plus grand péril que la France ait jamais connu sur les théâtres extérieurs.

M. Paul-Boncour. — Bien plus salutaire que le service de dix-huit mois est l'organisation de l'armée coloniale, demandée par des chefs que je n'ai pas besoin de vous nommer.

L'orateur conclut qu'on ne peut à la fois maintenir un régime et préparer l'autre : c'est un système complet qu'il faut apporter.

M. Maginot intervient dans la controverse qui s'anime. La loi de 18 mois n'a pas donné ce qu'on en attendait, parce qu'on n'a pas eu assez de militaires de carrière, qu'on a abusé des permissions et des libérations anticipées.

— La loi de dix-huit mois n'en a pas moins permis de faire face aux besoins de notre politique. Nous avons pu occuper la Ruhr, sans rappeler de classe, ce qu'on n'eût pu faire avec le service d'un an. (Applaudissements au centre et à droite.)

M. Paul-Boncour maintient que ce fut une erreur de vouloir en même temps faire vivre l'armée ancienne et préparer l'armée nouvelle.

— Il faut choisir, et nous avons choisi. (Vifs applaudissements à l'extrême-gauche et à gauche.)

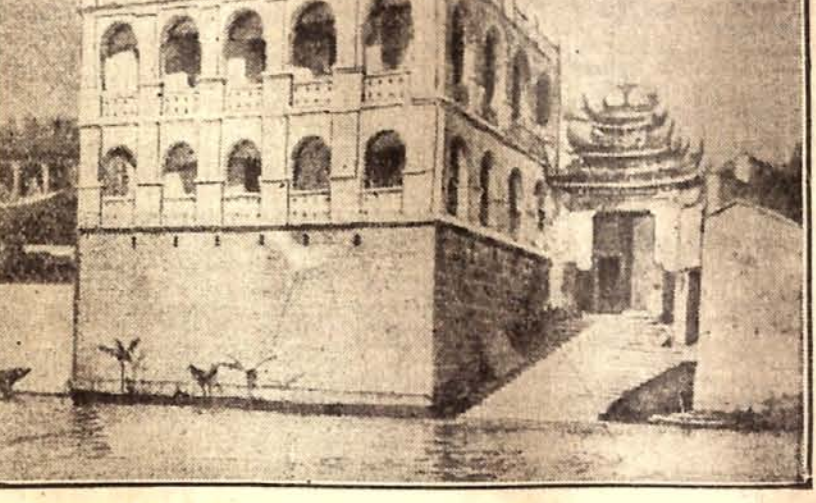
Un vif colloque entre l'orateur et le général de Saint-Just termine cette journée ardente.

(Voir la suite en troisième page.)

CHINE DU NORD CONTRE CHINE DU SUD

Tchang Tso Lin prend l'offensive contre les Rouges, qui menacent Shanghai

Les concessions étrangères seraient évacuées



Le bâtiment de la Marine française à Tchoung-King, dans le Se-Tchouen, sur le haut Yang-Tsé (Ph. Illustration.)

Shanghai (via Londres), 27 Nov. — Selon un message au Central News, la situation à Shanghai serait devenue très grave et on aurait commencé à évacuer des concessions les femmes et les enfants. Les troupes cantonnaises ont refusé l'autorisation aux Chinois de la ville de fournir des vivres d'aucune sorte aux étrangers dans les concessions britannique et japonaise. On confirme d'autre part au Daily Mail que les troupes nordistes ont commencé un mouvement vers le sud en vue d'occuper les villes du Yang-Tsé. Ce mouvement fait partie du plan de combat récemment arrêté à Tien Tsin

par le maréchal Tchang Tso Lin, qui est le commandant d'une armée dont les forces sont évaluées à 500.000 hommes. Enfin une division chinoise et une brigade blanche antilobcheviste de Russie ont quitté Chantoung. L'avant-garde a atteint Pou-Kéou, un port sur le Yang-Tsé, en face de Nankin. On s'attend à ce que quatre divisions supplémentaires comprenant 50.000 hommes occupent sous quelques jours les autres ports du Kiang-Su.

Les généraux des armées du nord ont obtenu le consentement du gouvernement de Pékin à l'émission d'un emprunt de 1.000.000 de livres.

L'évêque de Londres est une bonne raquette
Montevideo, 27 Nov. — Le correspondant du journal La Prensa apprend que plusieurs centaines d'hommes ont été tués ou blessés au cours d'une bataille entre les révolutionnaires et les troupes gouvernementales brésiliennes qui s'est livrée à Bellavista et à Rio Grande.

Le résultat de cette bataille est encore incertain, mais il paraît que le mouvement révolutionnaire s'étend maintenant aux Etats de Parana et de Santa-Catalina.

A LONDRES, M. TROTZKY succédera-t-il à M. Krassine ?
Moscou (via Londres), 27 Nov. — Le remplacement de M. Krassine à Londres fait l'objet de nombreux commentaires. On a mis en avant le nom de M. Rosenzoltz, qui fut l'un des collaborateurs de M. Krassine à Londres et qui a le rang de conseiller d'ambassade. Mais on croit généralement que c'est M. Trozky qui sera désigné pour succéder à M. Krassine.

PRISONS DE FEMMES Trente et une années d'apostolat à "St-Lazare"
Comment le chanoine Dommergues fut un "missionnaire" à l'intérieur

J'avais fait à la prison des femmes de Saint-Lazare la visite classique, en compagnie du directeur. J'avais parcouru les corridors ténébreux, où crachotent des bacs de gaz agonisants ; j'avais gravi les escaliers, aux marches inféchieuses par le battement séculaire des solières ; j'avais traversé le réfectoire, le « restau » des portes d'arsenal — percées d'un guichet grillagé, qui barrent le chemin tous les vingt pas ; du haut d'une fenêtre, dans une cour profonde et noire comme un puits, j'avais enfin vu les détenues, robe de toile blanche, fleuri gris en pointe, bonnet de travers sur la tête, faisant les cent pas, bras-dessous bras-dessus... J'avais vu et senti — tout cela... Mais l'âme obscure, l'âme dolente ou révoltée de ces femmes, comment y braver le microscope, à tout le moins, la loupe ?

Comment ?... En allant interviewer le chanoine Dommergues, parbleu !

Le chanoine Dommergues jusqu'aujourd'hui, a vécu 47 ans de vie terrestre, de vie « comme tout le monde ». Ajoutez 31 années de purgatoire, passées dans la prison en qualité d'ammonier des Filles — ses chères filles ! — et vous aurez son âge : 78 ans.

Trente et une années de Saint-Lazare... Je vous avoue que j'ai si passé seulement deux heures. Et que j'en suis sorti l'âme congelée. Mais le chanoine Dommergues a d'autres ressources !

— Elles ne sont pas les seules coupables, croyez-le bien, me dit le doux vieil-

SPECIALISTES



— Et je connais les dessous de la question... Je sors de l'Ecole des Sciences Politiques !...
— Pift !... Et moi de la prison de Melun !... Alors, vous comprenez : de secrets d'Etat, j'en ai à revendre !...

Un mouvement révolutionnaire au Brésil

Montevideo, 27 Nov. — Le correspondant du journal La Prensa apprend que plusieurs centaines d'hommes ont été tués ou blessés au cours d'une bataille entre les révolutionnaires et les troupes gouvernementales brésiliennes qui s'est livrée à Bellavista et à Rio Grande.

Le résultat de cette bataille est encore incertain, mais il paraît que le mouvement révolutionnaire s'étend maintenant aux Etats de Parana et de Santa-Catalina.

A LONDRES, M. TROTZKY succédera-t-il à M. Krassine ?
Moscou (via Londres), 27 Nov. — Le remplacement de M. Krassine à Londres fait l'objet de nombreux commentaires. On a mis en avant le nom de M. Rosenzoltz, qui fut l'un des collaborateurs de M. Krassine à Londres et qui a le rang de conseiller d'ambassade. Mais on croit généralement que c'est M. Trozky qui sera désigné pour succéder à M. Krassine.

PRISONS DE FEMMES Trente et une années d'apostolat à "St-Lazare"
Comment le chanoine Dommergues fut un "missionnaire" à l'intérieur

J'avais fait à la prison des femmes de Saint-Lazare la visite classique, en compagnie du directeur. J'avais parcouru les corridors ténébreux, où crachotent des bacs de gaz agonisants ; j'avais gravi les escaliers, aux marches inféchieuses par le battement séculaire des solières ; j'avais traversé le réfectoire, le « restau » des portes d'arsenal — percées d'un guichet grillagé, qui barrent le chemin tous les vingt pas ; du haut d'une fenêtre, dans une cour profonde et noire comme un puits, j'avais enfin vu les détenues, robe de toile blanche, fleuri gris en pointe, bonnet de travers sur la tête, faisant les cent pas, bras-dessous bras-dessus... J'avais vu et senti — tout cela... Mais l'âme obscure, l'âme dolente ou révoltée de ces femmes, comment y braver le microscope, à tout le moins, la loupe ?

Comment ?... En allant interviewer le chanoine Dommergues, parbleu !

Le chanoine Dommergues jusqu'aujourd'hui, a vécu 47 ans de vie terrestre, de vie « comme tout le monde ». Ajoutez 31 années de purgatoire, passées dans la prison en qualité d'ammonier des Filles — ses chères filles ! — et vous aurez son âge : 78 ans.

Trente et une années de Saint-Lazare... Je vous avoue que j'ai si passé seulement deux heures. Et que j'en suis sorti l'âme congelée. Mais le chanoine Dommergues a d'autres ressources !

— Elles ne sont pas les seules coupables, croyez-le bien, me dit le doux vieil-

— Et je connais les dessous de la question... Je sors de l'Ecole des Sciences Politiques !...
— Pift !... Et moi de la prison de Melun !... Alors, vous comprenez : de secrets d'Etat, j'en ai à revendre !...